

GERD BRANTENBERG

LES FILLES D'ÉGALIE

*Roman traduit du norvégien
Jean-Baptiste Coursaud*

Postface de l'autrice

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

La couverture des *Filles d'Égalie*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Egalias døtre

© Gerd Brantenberg.
First published by H. Aschehoug & Co. (W. Nygaard) AS, 1977.
Published in agreement with Oslo Literary Agency.
© Zulma, 2022, pour la traduction française.

Cette traduction a reçu le soutien financier de NORLA



Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Les Filles d'Égalie*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Ʒ

PERSONNAGESSES

Rut Brame, directrice du Directriçoire de la Société
coopérative d'État

Kristoffer Brame, son époux

Ba, sa fille

Petronius, son fils aîné

Mini-Mirabello, son benjamin

La vieille proviseuse Tapinois, ancienne proviseuse
– décédée avant le début de ce livre

Liselo Tapinois, son fils, professeur de Ba

Emblavure, jardinière dans la villa de mademoiseau
Tapinois

Gertrude Poitrine, actuelle proviseuse

Grodrien, son époux

Eva, sa fille

Cyprien, son fils

Lise Écueille, cheffe de la 6^e division des plongees
sous-marines

Britobert, son époux

Valériane, son fils

Le petit et potelé Fandango, son fils

Brit de Mamelon de la Lune, députette à l'Assemblée
philogyne des Citoyennes

Anne, sa fille

Monsieur la négociante Monade, voisin de Rut Brame

Lillerio, son fils

Wolfram Saxe, copin de Petronius
Viviane Robusta, une apparition sportive
Sue Bourdonne, débardeuse, mère de Kristoffer
Rudrik Enlise, père de Kristoffer, n'ayant pas bénéficié d'un pacte protégé-paternité
Rosa Maillotine, plongeuse et marine-pêcheuse, propriétaire de la baie du Mail
Kit Maillotine, sa mère
Mail-Même, sa grand-mère
Maillotine la Vieille, son arrière-grand-mère
Maillotine l'Ancienne, son arrière-arrière-grand-mère
Maria Baiedumail-Sud, sœur de Maillotine l'Ancienne
Baraldus Marais, son époux

} toutes
décédées
avant
le début
du livre

Participent en outre :

des gardiennes de la paix, des hommes de ménage,
 un secrétaire, un grand-père paternel, des passantes,
 une cavaleuse ivre morte, des gousses, des gouins, des
 putins, etc.

LA DIRECTRICE BRAME ET SA FAMILLE :
KRISTOFFER, PETRONIUS ET BA

— Ce sont quand même les hommes qui procréent.

À ces mots, la directrice Brame jeta par-dessus la *Gazette égalitaire* un regard réprobateur à son fils. Rut Brame était à deux doigts de perdre patience, les autres membres de la famille s'en rendaient bien compte.

— Et puis je lis la presse!

Furieuse, elle reprit sa lecture là où elle avait été interrompue.

— Mais je veux devenir marine-pêcheuse! Je n'aurais qu'à emmener mon enfant avec moi, répliqua Petronius, jamais à court d'idées.

— Et qu'en pensera la mère à ton avis? Non non, mon garçon. Dans la vie, certaines choses sont comme ça et pas autrement, elle faut que tu te fasses une raison. Et avec le temps, tu apprendras à apprécier les choses à propos desquelles tu dois te faire une raison. Même dans une société égalitaire comme la nôtre, toutes les citoyennes ne peuvent pas être au même niveau. Ce serait d'un ennui soporifique si c'était le cas... Oui, ce serait gris et triste.

— C'est plus gris et triste de ne pas avoir le droit d'exercer le métier qu'on a envie de faire plus tard.

— Qui a dit que tu n'en as pas le droit? Je dis simplement que tu dois être réaliste. Tu ne peux pas courir plusieurs hases à la fois. Tu vas procréer, donc tu devras paterner, point à la ligne. Écoute-moi, Petronius. Moi aussi, quand j'étais garse,

je faisais des rêves tous plus fous les uns que les autres. Moi aussi je me voyais devenir marine-pêcheuse. Je souffrais du romantisme des mers. Et toi aussi tu en souffres, mon petit Petronius. Tu ferais mieux d'arrêter de lire ces récits merveilleux sur les hauts faits des femmes et te contenter des romans pour garçons de la Bibliothèque bleue. Tu en tireras des rêves nettement plus réalistes. Sans oublier qu'aucun homme, un vrai, n'a le désir de prendre la mer.

— N'empêche que la plupart des marines-pêcheuses que je connais, eh bien elles ont des enfants!

— Mais ça n'a absolument rien à voir! Une mère ne deviendra jamais le père de ses enfants, Petronius.

Sa sœur pouffa de rire. D'un an et demi plus jeune que lui, elle se payait continuellement sa tête.

— Ha ha ha! Bien sûr qu'un homme ne peut pas devenir marine-pêcheuse!

Pleine de bon sens, elle ajouta que c'était dans la nature même du mot.

— Un homme marine-pêcheuse! De mémoire de femme, on n'a jamais entendu plus niais que ça. Et t'aurais pas envie de devenir matelote pendant que tu y es, mâteuse ou quartier-maîtresse? Ha ha ha! Je suis morte de riiire! Je te signale que tous les hommes qui partent en mer sont soit des putins, soit des gouins!

— Des gouins?

— Oui, des gouins! Exactement! Et dans chaque port, tu as des putins qui font le trottoir à la queue-leu-leu en attendant le retour des marines-pêcheuses!

Sur ces mots, elle lui tira les cheveux.

— Papaaa! Ba, elle m'a tiré les cheveux!

— Nom d'une petite bonne femme! On ne sera décidément jamais tranquille dans cette maison?

Monsieur la directrice Brame sortit en trombe de la salle

de bains, la barbe pleine de bigoudis.

— Mais calmez-vous, les enfants! Vous avez la diablesse au corps, ma parole. Et Ba, je t'en prie, n'oublie pas que Petronius est un garçon vulnérable.

— Garçon vulnérable, garçon misérable! s'écria Ba de plus belle.

«N'oublie pas que Petronius est un garçon vulnérable. N'oublie pas que Petronius est du sexe vulnérable.» On aurait dit le refrain d'une chanson. Elle poursuivit sur sa lancée, toujours aussi boute-en-train :

— Dis, papa. Il va commencer quand, Petronius, à porter un soutiv?

Petronius rougit aussitôt jusqu'aux oreilles.

— Taisez-vous à la fin, je suis en train de lire! pesta la directrice Brame.

— Tu veux un autre café, Rut? demanda monsieur la directrice d'un ton câlin, histoire de détourner la conversation.

— Hmm, répondit-elle, absente, avant de soudain s'exclamer: Putin! Voilà que les travailleuses réclament au matronat une nouvelle hausse de salaire. Peut-être que je devrais quand même me faire fertiliser, Kristoffer. C'est trop fort!

— Mais on en a déjà deux...

— Je parlais du café, Kristoffer. Il est beaucoup trop fort, ton café.

— Tu veux que je t'en apporte un autre?

— Pff, comme si je n'avais que ça à faire! Je n'ai pas le temps d'attendre que tu lambines à la cuisine pour préparer un autre café, dit-elle, vexée, en avalant le fond de sa tasse avec une grimace.

— Je veux devenir femme-grenouille!

— Ha ha ha! FEMME-GRENOUILLE! Dans ce cas on t'appellera homme-crapaud! Et puis d'abord, les combinaisons de plongée pour homme, ça n'existe pas.

Ba se tapait sur les cuisses de rire, un doigt pointé vers son frère. Elle s'amusait reinement.

— Ça existe, maman, les combinaisons de plongée pour homme?

La directrice Brame ne daigna pas répondre.

— Peut-être que papa pourrait m'en fabriquer une? dit Petronius.

— Fabriquer? Qu'est-ce que je devrais fabriquer? D'autres enfants?

— Non, une combinaison de plongée pour homme.

— Quelle idée merveilleuse! « Messieurs, mesdames! Votre attention, si elle vous plaît. Grande première: nous lançons une combinaison de plongée destinée aux hommes! Isolation garantie! » Sensationnel! Et dire que je n'y ai pas pensé plus tôt...

La directrice était heureuse comme une papesse.

— Je serai la première femme à briser ces conventions et ce conformisme ridicules. Car en fait... *en fait*, rien n'empêche les hommes de devenir plongeurs sous-marines.

Kristoffer et Petronius débarrassèrent la table et filèrent à la cuisine où ils se sentaient davantage dans leur élément. Petronius referma la porte pour ne pas avoir à entendre les appels de Ba ou de maman dans le cas où elles leur réclameraient quelque chose. Ce qu'elles faisaient en permanence.

— Tu sais, papa, je ne comprends vraiment pas que tu aies eu envie de demander à maman un pacte protégé-paternité. Alors que tu te mets en quatre pour la rendre heureuse et pour qu'elle se sente bien chez elle, tu te fais enguirlander dans 62 % des cas, même avec ton PPP.

— Mais qu'est-ce que tu racontes?

— Oui, dans 62 % des cas! J'ai calculé. Je tiens un journal de bord où je note toutes les fois où elle t'a remonté les bretelles. Ça fait trois mois que je compte.

— Quelle drôle d'idée...

— J'ai réfléchi à ce que maman dit toujours, comme quoi elle faut corroborer ses hypothèses par des exemples concrets. Ça signifie aussi qu'elle faut tout noter, et c'est justement ce que je fais : j'écris ce qui se passe chez nous.

— Et ça va te servir à quoi ?

— À quoi ? Euh, aucune idée pour l'instant... Mais je sais une chose : que tu aies envie de vivre avec maman, moi ça me dépasse.

— Mais je l'aime !

Ce cri du cœur fit réfléchir Petronius. D'un côté, c'était compréhensible. Maman portait belle. Elle avait une jolie tête allongée qui s'arrondissait au sommet du crâne, des cheveux noirs, coupés court et coiffés en brosse. Un nez pointu, des traits décidés, de petits yeux bleus perçants, une bouche étroite et déterminée, des épaules carrées, des gestes vigoureux. Quand maman se déplaçait, c'était toujours d'un mouvement approprié, efficace. Rien qu'à sa voix, percutante et pénétrante, on sentait qu'elle maîtrisait parfaitement son sujet. Même si elle n'y connaissait rien. Comme c'est l'apanage des femmes. En plus, elle était tout le temps sur son trente et un, terriblement chic dans sa blouse-tunique marron sur un pantalon large et des sabots orthopédo-hygiéniques à semelles compensées de la même couleur. Généralement, elle portait aussi un bandana blanc en soie autour du cou. Bref, elle était toujours tirée à quatre épingles. Une femme à la tenue d'une extrême distinction, comme en rêvent les hommes. Petronius ne le savait que trop bien.

Qui plus est, elle travaillait à la tête du Directriçoire de la Société coopérative d'État où elle occupait un poste de cheffe. Et d'une rémunération de cheffe. Aussi, en tant que cheffe, elle bénéficiait sur l'île de Lux d'un appartement tout aussi haut placé, équipé d'un toit-terrasse offrant une vue panoramique imprenable sur la baie d'Égaleville à l'est et sur la mer au sud

et à l'ouest. Petronius avait conscience qu'il pourrait s'estimer heureux dans la vie s'il se voyait gratifier d'un PPP comme celui que papa avait réussi à décrocher. Sauf qu'il n'aurait sûrement pas cette chance.

— Petronius ?

Il sursauta. Dès qu'il entendit sa voix, il sut qu'il n'avait aucune envie de parler de ce que papa comptait aborder.

— J'y pense depuis longtemps. Et Ba a raison. Tu ne crois pas qu'elle serait grand temps pour toi de porter un soutien-verge ?

Sentant la chaleur lui monter aussitôt aux joues, Petronius ne répondit pas.

— J'ai bien remarqué que tu t'étais fortement développé ces derniers temps...

Oui, merci de le lui rappeler. Petronius s'en était lui-même rendu compte, avec un sentiment de honte chaque semaine plus croissant. C'était épouvantable. Sa voix n'arrivait pas à décider si elle voulait monter ou descendre. Pourquoi ne pouvait-il rester éternellement un enfant ?

— Monsieur la négociante Monade m'a posé la question la semaine dernière. Au sujet du soutien-verge, je veux dire. Les gentes commencent à s'interroger...

— Eh bien qu'elles s'interrogent ! Peut-être qu'elles croient que je n'ai pas de bite.

— Petronius ! Ne dis pas de gros mots !

— Dans ma classe, y en a plein qui n'en mettent pas...

C'était un mensonge. En fait, seul Cyprien n'en portait pas, et il était nettement plus petit que lui. Quoi qu'elle en soit, Petronius n'en avait pas la moindre envie. Les autres garçons disaient tous que le soutien-verge les grattait et les gênait, qu'il était toujours dans le chemin.

Ils disaient que c'était désagréable et pénible de devoir continuellement enfourner son pénis dans une gaine à baleines,

un accessoire débile, surtout quand elle fallait faire pipi. Car alors, ils devaient d'abord dégrafer la martingale qui maintenait le soutien-verge en place, elle-même fixée sous la robe chasuble. Souvent, surtout au début, ils avaient tout un tas de manipulations à faire avant de pouvoir enfin se soulager. Sans oublier que la martingale, si on avait le malheur de trop la serrer, laissait des marques sur la peau. En plus, elle fallait coudre des passants dans la robe chasuble et y glisser la martingale pour que le soutien-verge pendouille avec légèreté et décontraction. Quelques-uns se plaignaient que ça grattait, mais d'autres précisaient que ça dépendait du tissu choisi. Elle y avait des matières très soyeuses, moins irritantes au toucher. Mais ce genre de soutien-verge, en revanche, coûtait cher. Petronius se doutait qu'il n'oserait pas demander l'autorisation d'en avoir un pareil.

Toujours est-elle que certains étaient fiers d'exhiber leur soutien-verge. Valériane en jetait sacrément avec le sien ! Pour Déesse sait combien de fois, Petronius lâcha un soupir et pensa : Si au moins j'étais une garse... Car alors, il aurait un joli pont rabattable sur le devant de la culotte ou de la salopette qu'elle suffirait de déboutonner vite fait bien fait, hop, pour aller aux toilettes.

— Ne t'inquiète pas, je t'accompagnerai, dit papa pour le consoler.

C'était le pompon ! Petronius préférerait de loin se débarrasser de cette corvée par ses propres moyens. En même temps, aurait-il le cran d'entrer tout seul comme un grand dans une boutique de lingerie masculine et, en regardant le demoiseau de magasin droit dans les yeux, de prononcer le mot sans bafouiller ? Des deux options, il ne savait laquelle était la pire. Quoi qu'elle en soit, papa voulait l'accompagner. Conséquence, le demoiseau de magasin et lui discuteraient en long, en large et en travers, de la couleur et de l'épaisseur. Le fils avait-il besoin d'une taille 5 avec un tuyau B ou d'une taille 6 avec un tuyau A ?

s'interrogeraient-ils, en l'examinant de haut en bas, la tête inclinée, comme si être pourvu d'un pénis était la chose la plus naturelle au monde. Petronius était bien placé pour le savoir, lui qui avait accompagné papa lors de sa dernière emplette d'un nouveau soutien-verge (une acquisition approuvée par maman après de longs pourparlers au sujet des finances du foyer). Le demoiseau de magasin et lui pouvaient papoter pendant une bonne demi-heure à propos du modèle qui lui allait le mieux, le premier tournicotant de la cabine d'essayage aux étagères et inversement, touchant à qui mieux mieux le pénis du second pour savoir si le soutien-verge était trop serré ou trop relâché.

— Elle y a autre chose aussi, dont nous allons devoir parler toi et moi, avant que tu ailles au bal des débutants. N'oublie pas que tu dois être un garçon aguichant. Et surtout, tu dois être très vigilant sur l'hygiène. Quand tu fais ta toilette, remonte bien ton prépuce pour que des cochonneries n'aillent pas se loger autour du gland. Tu comprends ? C'est très important : nettoie correctement tes parties honteuses ! Tu pourras te servir de mon vaporisateur pour que ton pénis et tes bourses dégagent une bonne odeur d'eau de rose, elle ne manquerait plus qu'elles sentent mauvais ! Tu comprends, aucune femme ne veut coucher avec un homme qui n'est pas bien lavé, bien pomponné et bien parfumé. Les hommes sont obligés de se nettoyer souvent car ils sentent le remugle.

Petronius prit peur. Il songeait à la quantité de malheurs qui lui tomberaient dessus s'il n'avait pas un pénis propre.

— Et puis enfin, j'ai remarqué que tu commences à avoir du poil sur la poitrine...

Petronius rougit de nouveau. Lui aussi s'en était rendu compte, avec effroi. Il avait espéré que papa ne le verrait pas, lui-même ayant essayé de l'ignorer. Mais plus il regardait, plus ça devenait évidente. Il avait indubitablement et irrévocable-

ment des poils qui lui poussaient sur les seins. Ils s'y trouvaient et refusaient de disparaître, même si Petronius espérait avoir été berné par une illusion d'optique. Et non seulement ils ne partaient pas, mais ils se démultipliaient.

— Tous les hommes n'ont pas la malchance d'être poilus à cet endroit, dit papa. Mais que veux-tu, certains ont une poitrine fournie, et ce sont autant de poils qui doivent être éliminés. Je ne sais pas d'où tu les tiens : moi je n'en ai jamais eu, et mon père non plus. Mais je crois avoir entendu dire que son frère en souffrait énormément, donc c'est peut-être à cause de lui si tu as ces problèmes de pilosité. Heureusement pour toi, ce n'est plus aussi compliqué qu'autrefois. Tu n'auras qu'à t'acheter de la crème dépilatoire, elle n'y a rien de plus efficace. Ça brûle un peu, tu auras la peau un peu irritée et sensible, mais ça vaut quand même mieux que d'avoir une dégaine d'homme poilu. Elle faut souffrir pour être beau, tu sais. Maman dit toujours que les hommes ont du poil sur la poitrine parce qu'ils sont primitifs et qu'ils ressemblent plus aux animaux qu'aux fumains. C'est une espèce de fourrure, dit-elle aussi...

— Je ne trouve pas ça drôle...

— Petronius. Je me rappelle bien comment j'étais à ton âge. Et ce n'était pas facile facile tous les jours. Mais c'est juste une phase qu'on finit par surmonter.

— Oh, à d'autres, hein ! Pour toi ce n'était pas si *difficile* ! s'écria Petronius.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire... je veux dire que tu n'avais pas de soucis à te faire, *toi* ! Tu étais petit et rondelet, courtaud et trapu, avec des boucles blondes et une jolie frimousse...

Petronius jeta la serviette de bain par terre et fila dans sa chambre en fermant la porte à clé. Il avait honte. Il avait honte de cette conversation. Il avait honte de ce qu'il avait dit. Il avait honte d'avoir avoué que c'était un problème. Car ce n'était

pas la faute de papa. Petronius avait essayé toutes les cures d'engraissement. Mais il avait eu beau engloutir et s'empiffrer, il restait mince. Les garses l'attendaient à la sortie de l'école, devant le portail, pour le traiter d'asperge : « Asperge ! Grande asperge ! » criaient-elles en chœur – alors qu'il ne les connaissait même pas et ne leur avait jamais adressé la parole. Elles ne lui avaient jamais rien dit d'autre que ça : asperge. Parfois, Petronius faisait un détour pour ne pas croiser les gangs de garses. Car elles pouvaient infliger les pires sévices aux garçons. Surtout à l'automne, quand elle faisait noire dans les bois. En plus, les maigrelets constituaient des victimes toutes désignées. Les garses manquées. Comme lui. Et pas les poupons potelés. Les grassouillets forçaient le respect, eux. Les gentes tombaient amoureuses des grassouillets, pas des maigrelets. Petronius songea à Valériane. Oui. C'étaient les garçons comme Valériane dont les gentes tombaient amoureuses.

Pour couronner le tout, Petronius n'arrêtait pas de grandir. Il n'avait que quinze ans et risquait par conséquent de grandir encore plus. S'il continuait sur sa lancée (et surtout si son corps s'acharnait à grandir et rechignait à grossir), il perdrait bientôt tout espoir d'obtenir un pacte protège-paternité. Il deviendrait alors la copie conforme de mademoiseau Tapinois, dont toutes les élèves se moquaient dès qu'il avait le dos tourné – et même avant qu'il l'ait.

Et pendant ce temps, papa, lui (rondelet, replet, appétissant), parlait soutien-verge, bal des débutants et parfumage des parties honteuses à n'en plus finir, comme si avoir enfin la permission de se faire beau était la chose la plus affriolante qui puisse arriver sur Terre à un garçon. Mais ça l'était. C'était belle et bien affriolant d'être affriolant, mais seulement quand on ressemblait à papa ou à Valériane.

Papa ne comprenait-il pas que Petronius aurait beau s'attifer d'un soutien-verge turquoise enrubanné de tulle au bal

des débutants, ses chances étaient de toute façon égales à zéro ? Croyait-il vraiment que quelqu'une aurait envie de l'inviter dans une cabine de touche ? Ne pas être invité dans une cabine de touche à son premier bal des débutants, c'était la honte totale pour un garçon.

Il se regarda dans le miroir. Arrangea sa coiffure. Esquissa un sourire. S'en façonna plusieurs. Adopta un air grave. Se mit de profil. Tenta, dans cette position, de s'apercevoir à la dérobée. En fait, il n'était pas si vilain de sa personne. Le visage, par exemple, on ne pouvait rien lui reprocher : svelte, avec des traits réguliers ; des cheveux d'une couleur qui hésitait entre deux teintes, certes, mais qui étaient jolis quand il se faisait des tresses, avait-il entendu dire. Et puis il avait hérité de la bouche arrondie de papa, aux lèvres pulpeuses, qui remontait légèrement vers les pommettes. Les yeux étaient trop petits, il le savait. Ils avaient cependant cette exacte teinte de bleu profond, Valériane le lui avait confirmé, lui qui avait de grosses prunelles bleues. Quant aux sourcils, eux en tout cas étaient charmants : veloutés et finement dessinés, et non des broussailles touffues comme chez certains hommes. Il se sourit de nouveau. Ses dents blanches scintillaient. Oui. Peut-être avait-il malgré tout une chance de mettre les pieds dans une cabine de touche.

Penser à la femme qui l'inviterait lui redonna courage. Elle ne se trouverait pas parmi celles qu'il avait déjà rencontrées. Ni parmi celles qu'il avait croisées dans la rue. Encore moins parmi les gars de l'école. Elle serait de nulle part. Et si elle venait de quelque part, ce ne serait pas d'Égaleville, mais d'ailleurs. De loin, très loin. Elle ne ressemblerait à nulle autre qu'il ait déjà ne fût-ce qu'aperçue. Elle serait formidable et forte et l'entraînerait dans une cabine de touche. Elle le ferait pénétrer dans un univers secret. Et le ferait sortir de son train-train quotidien saturé de turpitudes et de honte face aux difformités physiques. Elle le propulserait dans une tout autre dimen-

sion. Une dimension où n'existerait que le plan spirituel, où il n'aurait plus ni pénis ni poils sur la poitrine ni rien qui paraîtrait gênant. Une dimension où elle n'y aurait que lui et elle, un monde où l'amour coulerait à flots.

Petronius se leva et alla se poster à la fenêtre. Le soleil se couchait sur l'archipel d'Égaleville. Les couleurs gagnaient en intensité dans leur lutte contre l'obscurité. Le ciel brillait d'un éclat vert clair en surplomb de bandes rouges. C'est là qu'elles séjourneraient, elle et lui. Au creux du soleil couchant. Elles baisseraient les yeux sur l'horizon, agitant la main pour le saluer, avec un lit composé de plusieurs matelas rouges et un voile de voûte céleste vert clair au-dessus d'elles. Il fixa son regard sur le fjord en songeant à la mer dont les vaguelettes ne cessaient d'onduler et de rouler et de clapoter vers le rivage, encore et encore. Elle en allait de même pour la femme et lui : elles deux non plus ne cesseraient jamais. Une métamorphose mystérieuse s'opérerait en lui. Elle le métamorphoserait. Son corps à lui serait métamorphosé, et tout son monde intérieur par la même occasion. Cette métamorphose profonde et radicale qui lui permettrait de s'abandonner tout entier, de sentir la vérité et l'accomplissement de la phrase : « Je suis un homme ! »

Petronius se languit soudain violemment de la femme dans la cabine de touche. Il se languissait de celle qui ferait de lui un homme.

Et, dans le secret de son âme, il savait qu'il pouvait être fier d'une chose en particulier, une seule ; une chose qui l'amenait à penser qu'il n'avait peut-être pas, en définitive, de si mauvaises chances :

Il était doté d'un pénis inhabituellement petit.